

Sleepy Hollow
Burton en tête
Sleepy Hollow, États-Unis 1999, 105 minutes

André Caron

Number 206, January–February 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, A. (2000). Review of [*Sleepy Hollow* : Burton en tête / *Sleepy Hollow*, États-Unis 1999, 105 minutes]. *Séquences*, (206), 43–44.

appuyée par la photographie de Timo Salminen, non seulement érige les atmosphères, mais annonce et lie entre eux les éléments dramatiques, soulignant à grands traits leur signification ou leur portée. Finalement, quelques alertes symboliques jalonnent la narration. Le papillon écrasé par Shemeikka, par exemple, non seulement caractérise le personnage, mais préfigure ses intentions et le drame de Marja.

Artificiels que paraissent certaines de ces conventions et certains choix formels de Kaurismäki (plusieurs critiques ont en effet déploré la lourdeur de l'accompagnement musical et l'expressionnisme exagéré de l'interprétation des acteurs), reste que l'absence de dialogues, de monologues et de narration hors champ imposait qu'ils assument les rôles et fonctions généralement dévolus à la parole au cinéma afin que puisse être racontée, ne serait-ce que métaphoriquement, l'histoire — la séparation — de Marja et de Juha. Outre qu'ils assurent la progression de la narration, ces conventions et ces choix stylistiques concourent à circonscrire l'opposition thématique sur laquelle repose l'œuvre romanesque de Juhani Aho, opposition entre campagne idyllique et ville infernale, de même qu'à caractériser les personnages et à transmettre leurs émotions. Ainsi, la musique, tantôt enjouée, tantôt dramatique, dépeindra le bonheur, le contentement, la menace, la terreur ou la tristesse; le noir et blanc se fera plus ou moins obscur selon les sentiments éprouvés par les personnages; les expressions faciales et la gestuelle de ces derniers traduiront leur confiance ou leur inquiétude, leur terreur ou leur duplicité; l'espace géographique s'élargira et s'éclairera pour représenter le caractère édénique de la campagne,

se restreindra et s'assombriera à la ville, devenant de plus en plus étriqué et étouffant afin de mieux signifier les dangers qui s'y cachent; et, finalement, les cadrages s'attarderont de plus en plus aux chambranles des portes, signes d'entrée dans un nouveau milieu, de sortie d'un ancien, symbolisant tantôt un refuge ou une protection, tantôt une menace.

Bien que les conventions du muet et les choix stylistiques de Kaurismäki s'amalgament et confèrent à son dernier long métrage une grande unité de ton et un lyrisme fort plaisant, le charme d'un passé déjà si loin si proche, ce beau projet restera, tout au plus, une charmante utopie. Malgré la précision de la composition et les sourires en coin (clins d'œil et ironie latente entre le cinéaste et les spectateurs), l'œuvre rate un tant soit peu la cible. En effet, la pureté recherchée par le cinéaste finlandais n'est atteinte qu'au prix d'une intrigue bien simpliste, d'un mélodrame fort désuet. Le spectateur d'aujourd'hui ne peut adhérer aux rôles de Marja, Juha et Shemeikka, beaucoup trop décalés pour susciter son émotion, et ne peut malheureusement que sourire face à toute cette naïveté.

Dominique Pellerin

¹ Aki Kaurismäki, *Notes de production: Juha.*
² *Ibid.*

Finlande/France 1999, 78 minutes — Réal.: Aki Kaurismäki — Scén.: Aki Kaurismäki, d'après le roman de Juhani Aho — Photo: Timo Salminen — Mont.: Aki Kaurismäki — Mus.: Anssi Tikanmäki — Déc.: Markku Patilä, Jukka Salmi — Int.: Sakari Kuosmanen (Juha), Kati Outinen (Marja), André Wilms (Shemeikka) — Prod.: Aki Kaurismäki — Dist.: Film Tonic.

SLEEPY HOLLOW

Burton en tête

Tim Burton a de la suite dans les idées, c'est le moins que l'on puisse dire. Dans son précédent film, **Mars Attacks!**, un scientifique (Pierce Brosnan) se voyait amputer de son plus important organe (la tête), maintenu en vie par les Martiens, tandis que celui d'une speakerine de la télévision était greffé sur le corps d'un chihuahua. Les deux tourtereaux ainsi affublés s'em-

brassaient amoureusement alors que des gouttes de sang suintaient du cou tranché du savant, pendant que les Américains attaquaient les Martiens avec un engin sonore qui faisait exploser leurs cerveaux (encore une fois, leurs têtes). Cette passion pour les ciboulots se poursuit dans **Sleepy Hollow**: le cadavre maléfique d'un chevalier décapité sectionne allégrement les têtes de ses ennemis, dont il fait la collection. Qu'a donc dans la tête Tim Burton pour mijoter des idées aussi échevelées?

Depuis **Beetlejuice** et **Batman**, Burton a démontré son goût

La plus ancienne revue
de cinéma au
Québec (1955)
toujours à la fine
pointe de l'actualité

LA REVUE DE

SÉQUENCES

CINÉMA

films • trames sonores • entrevues • reportages • appréciations

abonnements

25.00 \$ PAR ANNÉE. C.P.26, SUCC. HAUTE VILLE QUÉBEC, (QUÉBEC) G1R 4M8, TEL. : (418) 656-5040, TÉLÉC. : (418) 656-7282

prononcé pour les ambiances gothiques, le style baroque, l'expressionnisme et les films d'horreur. **Sleepy Hollow** s'inscrit précisément dans cette tradition. Le scénario s'inspire très librement du roman de Washington Irving, *The Legend of Sleepy Hollow*, écrit en 1829. Burton ne pouvait qu'être attiré par cette histoire de chevalier sans tête qui terrorise une petite communauté de la Nouvelle-Angleterre en éliminant un par un les citoyens du village. Burton et son scénariste, Andrew Kevin Walker (**Seven**), ont fabriqué un véritable casse-tête, fascinant mélange d'enquête policière, de drame fantastique et de comédie. En situant l'action en 1799, ils façonnent une intrigue qui s'inscrit bien dans la réflexion fin-de-siècle, puisque



Excentrique et insolite

le conflit du policier Ichabod Crane (Johnny Depp, toujours aussi excentrique et insolite) prend racine dans l'opposition entre le rationnel du monde industriel en train de naître et les superstitions médiévales d'une époque en train de disparaître. Ce conflit ressurgit aujourd'hui presque entièrement intact, alors que les prophéties de tout acabit (Nostradamus, livres de l'Apocalypse, astrologues du dépanneur du coin, etc.) prédisent la fin du monde, pendant qu'un nouvel ordre mondial postindustriel est en train de s'installer.

Mais, ce qui intéresse surtout Tim Burton, c'est la création en studio d'un univers issu de son imagination qui prend vie à l'écran. Il crée un climat envoûtant où l'horreur se donne des atours de conte de fées lugubre proche à la fois de **Batman Returns** et d'**Edward Scissorhands**. Il

célèbre tout un pan du cinéma d'horreur en faisant allusion aux films de la Hammer¹ ou à des classiques du genre, comme **The Brides of Dracula** (Terence Fisher, 1960), **Mask of the Demon** (Mario Bava, 1961) ou **Mask of the Red Death** (Roger Corman, 1964). Dans la scène d'ouverture, on ne peut manquer la référence au **Nosferatu** de Murnau avec cette calèche emportée dans une course folle. Il est amusant de penser que, dans cette scène, Martin Landau, qui n'est pas mentionné au générique, devient la première victime du chevalier, lui qui avait interprété Bela Lugosi (le Dracula de 1931) dans le **Ed Wood** du même Tim Burton. Un autre Dracula célèbre apparaît dans la scène du procès, au début du film. Il s'agit de Christopher Lee, le Dracula de la Hammer (au moins dix films

pour le studio), qui joue le rôle d'un juge. Pendant qu'il parle, on voit derrière lui les ailes de la justice qui semblent surgir de ses épaules alors que les premières notes de la musique du **Bram Stoker's Dracula**, de Francis Ford Coppola, se font entendre. Complétons le tableau: le chevalier sans tête est joué par Christopher Walken qui, dans **Batman Returns**, incarnait Max Schreck, un personnage dont le nom est emprunté à l'acteur allemand réputé pour son rôle du vampire dans le **Nosferatu**, de Murnau.

On pense aussi beaucoup à **Tim Burton's Nightmare Before Christmas** en regardant **Sleepy Hollow**. À l'instar de Jack Skellington, qui trouvait dans la forêt un arbre lui permettant de traverser dans le monde de Noël, Ichabod Crane découvre dans la forêt un arbre imposant et sinueux qui permet au chevalier sans tête de passer du monde des morts à celui des vivants. Jack, roi de l'Halloween, prononçait aussi cette extraordinaire réflexion après une expérience chimique sur une boule de Noël qui avait produit un nuage de fumée mauve: «Quelle jolie réaction, mais que signifie-t-elle?». Ichabod émet un commentaire aussi surprenant lorsqu'il se rend compte que les villageois ont déplacé le corps décapité d'une victime: «Vous ne devez jamais modifier la position du corps de la victime. — Pourquoi pas?, lance un villageois. — Parce que c'est comme ça!, rétorque Ichabod.» Quelle piquante ironie: il sait qu'il ne faut pas toucher au corps, mais il ne sait pas pourquoi!

Si les dialogues ne manquent pas de subtilité ironique, sur le plan purement esthétique, Burton livre avec **Sleepy Hollow** un des plus beaux films d'horreur jamais réalisés, une œuvre parfaitement harmonieuse tant dans le ton dramatique que dans le traitement visuel. Mais, le réalisateur ne demeure jamais paralysé par la beauté de ses images ensorcelantes et de ses décors somptueux. Le récit se déploie à un rythme d'enfer et entraîne le spectateur dans des moments de terreur à couper le souffle. **Sleepy Hollow** est un objet d'art finement ciselé qui fera perdre la tête à tout cinéophile...

André Caron

¹NDLR: Célèbre studio britannique spécialisé dans le film d'horreur et de vampire.

États-Unis 1999, 105 minutes — Réal.: Tim Burton — Scén.: Andrew Kevin Walker, d'après *The Legend of Sleepy Hollow* de Washington Irving — Photo: Emmanuel Lubezki — Mont.: Chris Lebenzon — Mus.: Danny Elfman — Son: Tony Dawe, Skip Lievsay — Déc.: Rich Heinrichs, Les Tomkins — Cost.: Colleen Atwood — Effets spéc.: Joss Williams, Kevin Yagher — Int.: Johnny Depp (Ichabod Crane), Christina Ricci (Katrina Van Tassel), Miranda Richardson (Lady Van Tassel), Michael Gambon (Baltus Van Tassel), Casper Van Dien (Brom Van Brunt), Jeffrey Jones (le révérend Steenwyck), Michael Gough (Hardenbrook), Christopher Lee (le bourgmestre) Richard Griffiths (Philipse), Ian McDiarmid (le docteur Lancaster) — Prod.: Scott Rudin, Adam Schroeder — Dist.: Paramount.

BRINGING OUT THE DEAD

Le fantôme de Travis Bickle

Depuis **Goodfellas**, Martin Scorsese s'était considérablement éloigné de son New York, tant dans le temps que dans l'espace, situant **Cape Fear** dans le Sud des États-Unis, **The Age of Innocence** dans le New York du XIXe siècle, **Casino** dans le

Las Vegas des années 70 et, enfin, **Kundun** dans le Tibet des années 30 et 40. Le cinéaste italo-américain y revient maintenant en force avec **Bringing Out the Dead**, un film déconcertant qui se veut une sorte d'amalgame entre **Taxi Driver** et **After Hours**, deux incursions hallucinées dans le paysage urbain de Manhattan.

En fait, ce film laisse une étrange impression au cinéophile averti qui connaît bien l'œuvre de Scorsese, en particulier **Taxi Driver**.